et je me penchai pour sentir ce qu'il y avait autour de moi; je m'attendais à trouver le grand piano, se dressant toujours comme un mur, et j'avais bien peur qu'il ne fermât tout l'espace. Il est certain que l'énorme caisse n'avait pas changé de position, c'est elle que je rencontrai tout de suite; mais je ne pus retenir un cri de joie en m'apercevant qu'elle ne bouchait pas la moitié de l'ouverture; et, chose qui me rendait encore plus heureux, c'est qu'en suivant le bord avec la main, je découvris que dans l'endroit où elle n'arrivait pas, il se trouvait un vide, presque aussi large que la caisse au velours.

Quelle agréable surprise! autant d'avance pour mon tunnel. J'étendis le bras, et ma joie devint de plus en plus grande : le vide existait non-seulement en largeur, mais il montait jusqu'à l'extrémité du piano, et formait une cellule triangulaire dont la pointe était précisément tournée vers le bas. Cela tenait à la forme du piano qui, au lieu d'être carré, allait en diminuant de largeur; il était placé de champ, et comme il reposait sur le côté le plus large, il y avait nécessairement un vide à partir de son échancrure.

Apparemment qu'il n'y avait pas eu de caisse ou de ballot qui pût se caser dans cet espace triangulaire, puisqu'il était inoccupé. « Tant mieux, » pensai-je en m'introduisant dans cette logette, avec l'intention de l'examiner.

CHAPITRE LXI.

Nouvelle caisse.

L'examen ne fut pas long; j'eus bientôt découvert que le fond de ce vide était formé par une grande caisse. A droite il y en avait une pareille; à gauche se trouvait l'obliquité du piano, qui, par son écartement, donnait à la base du triangle une largeur de cinquante centimètres.

Mais je me souciais fort peu de ce qu'il y avait au fond, à droite et à gauche de cet espace vide; c'était le dessus de la logette qui m'intéressait, puisque c'était perpendiculairement que je voulais percer mon tunnel. L'obliquité du piano avait encore pour moi l'avantage de me faire arriver diamétralement au-dessous de la grande écoutille. Je n'avais plus à m'occuper de ce qui était sur les parties latérales, à moins de rencontrer un obstacle imprévu. Quant à présent, je ne pensais qu'à monter. « Excelsior! excelsior! » me répétais-je avec ivresse. Deux ou trois étages à franchir, peut-être moins, et je serais libre! Cette pensée me faisait battre le cœur.

Ce fut avec une vive anxiété que je portai la main au plafond de la logette; mes doigts tremblèrent tout à coup et reculèrent involontairement. Bonté divine! encore un ballot de toile.

En étais-je bien sûr? Je m'y étais déjà trompé lors de la caisse de velours. Avant de se désoler il fallait examiner de plus près.

Je fermai le poing et frappai la base du prétendu ballot. Quel son agréable me répondit! c'était une caisse recouverte de son emballage. Un bloc de toile ou d'étoffe m'aurait donné un son mat, à peine sensible, tandis que cette nouvelle caisse résonnait comme si elle eût été vide.

Il devait cependant se trouver quelque chose; elle n'aurait pas été là si elle n'avait rien contenu; mais que pouvait-elle renfermer?

Je la frappai plusieurs fois avec le manche de mon couteau, elle rendit toujours le même bruit: un son creux annonçant le vide.

« On aura peut-être oublié de la remplir; de mieux en mieux! pensai-je. Dans tous les cas, c'est quelque chose de léger dont je me débarrasserai facilement. »

Mais à quoi bon ces conjectures? Il valait mieux défoncer la boîte que de perdre son temps à deviner une énigme; et en deux tours de main j'eus arraché la toile.

Je n'ai pas besoin de vous dire au moyen de quel

procédé j'ouvris cette caisse; vous le connaissez aussi bien que moi: une planche fut coupée en travers, puis arrachée, ainsi qu'une seconde, et le passage fut libre.

Ma surprise fut extrême; je ne comprenais pas ce qu'il y avait dans cette boîte. Cependant, lorsque je fus parvenu à détacher l'un des objets bizarres qui m'intriguaient, je finis par découvrir que c'étaient des chapeaux.

Mon Dieu oui! des chapeaux de femme tout garnis de rubans, de fleurs et de panaches.

Si j'avais connu, à cette époque, le costume péruvien, j'aurais encore été bien plus surpris. J'aurais su qu'on ne voit jamais pareille coiffure charger la tête d'une Péruvienne. Mais je l'ignorais complétement, et n'étais étonné que de voir un article aussi futile faire partie de la cargaison d'un vaisseau.

On me donna plus tard l'explication de cette bizarrerie, en me disant qu'il y avait beaucoup de Françaises et d'Anglaises dans l'Amérique du Sud: les femmes et les filles des négociants établis dans cette partie du monde, celles des consuls, etc., et que malgré la distance qui les séparait de l'Europe ces dames n'en persistaient pas moins à suivre les modes de Paris ou de Londres, en dépit du mauvais effet que leur coiffure absurde produit aux yeux des indigènes.

C'était donc à ces élégantes qu'était destinée la caisse de modes où je venais de m'introduire.

Il faut avouer que ces dames furent trompées dans leur espoir; les chapeaux n'arrivèrent pas à leur destination, ou plutôt ils y parvinrent dans un état qui ne permettait plus d'en faire un objet de parure. Je les saisis tous d'une main impitoyable, et dans la nécessité où je me trouvais de les réduire au moindre volume possible, on comprend ce qui advint de la grâce et de la fraîcheur de ces objets délicats.

Par suite de cette manœuvre, une foule de malédictions a dû retomber sur ma tête; et la seule chose que je puisse répondre, c'est qu'il s'agissait pour moi d'une question de vie ou de mort devant laquelle s'effaçait l'importance des chapeaux. Il n'est pas probable que cette excuse fut trouvée bonne à l'endroit où on les attendait. Je n'en ai jamais rien su. Tout ce que je puis dire, c'est que plus tard j'eus la satisfaction de décharger ma conscience en payant l'indemnité que réclamait la marchande de modes.

CHAPITRE LXII.

A demi suffoqué.

Une fois débarrassé des chapeaux, et installé à leur place, j'avais l'intention de faire sauter le couvercle de la caisse, si la chose était possible, ou d'y pratiquer l'ouverture de rigueur. Mais d'abord il fallait procéder à mon examen habituel pour savoir à quoi j'aurais affaire ensuite, afin de ne pas m'exposer à prendre une peine inutile.

Je passai donc la pointe de mon couteau entre les fentes du couvercle, pour tâter l'objet qui se trouvait au-dessus de moi. C'était un ballot, car je sentais de la toile; mais un ballot qui me parut élastique; du moins il ne m'offrait pas grande résistance, la lame de mon couteau s'y enfonça jusqu'à la garde, et je ne sentis pas de caisse intérieure.

Ce n'était pas de la toile, pas même du drap; mon couteau y entrait comme dans du beurre; et la moindre étoffe m'aurait toujours un peu résisté. Mais ce pouvait être un vide; je sondai à plusieurs endroits, et partout je pénétrais sans effort; c'était

une matière molle, une substance inconnue dont je ne me faisais pas la moindre idée.

Il était à peu près sûr qu'elle ne m'opposerait pas d'obstacle sérieux ; je n'en demandais pas davantage, et sous l'impression agréable que me donnait cette probabilité, je me mis en devoir d'enlever les planches qui me séparaient de ce singulier ballot, afin de le miner à son tour.

Je me livrai de nouveau à cette fastidieuse besogne de couper en travers l'une des planches qui s'opposaient à mon passage ; je n'avais pas d'autre moyen de procéder perpendiculairement : le poids des objets qui se trouvaient sur les caisses m'empêchait d'en ébranler le couvercle, dont la section devenait indispensable.

Toutefois, le dessus de la boîte à chapeaux fut moins difficile à couper que les autres, le bois en était plus mince, et en moins d'une heure j'eus achevé mon opération.

Je coupai la toile qui enveloppait cette caisse de modes précieuses, et je pus avec la main sentir le mystérieux ballot : c'était un sac à blé ; je le reconnus immédiatement, j'en avais assez palpé à la ferme.

Mais qu'est-ce qui le remplissait ? était-ce de l'orge, du froment ou de l'avoine ? Non, c'était quelque chose de plus doux.

Il était facile de s'en assurer ; au moyen de mon

couteau je fis au sac une ouverture suffisante pour y passer la main. Ce ne fut pas nécessaire : à peine avais-je fendu la toile, qu'une substance poudreuse s'en échappa, et que mes doigts, en se refermant, saisirent une poignée de farine. Je la portai à ma bouche : c'était de la farine de froment, j'en avais l'assurance.

Quelle heureuse découverte ! je n'avais plus peur de mourir de faim, plus besoin de manger des rats. Avec de la farine et de l'eau je pouvais vivre comme un prince. Elle était crue, direz-vous ? Qu'importe, elle n'en était pas moins agréable et saine.

« Dieu soit loué ! » m'écriai-je en pensant à la valeur de cette découverte.

Je travaillais depuis longtemps, j'étais fatigué, j'avais grand'faim, et ne pus résister au désir de faire immédiatement un bon repas. Je remplis mes poches de farine et me disposai à retourner près de mon tonneau. Avant de partir j'eus toutefois la précaution de fermer la plaie que j'avais faite à mon sac, en y fourrant des morceaux de toile, et j'opérai ma descente.

Les rats, y compris le sac de laine qui me servait de garde-manger, furent placés dans un coin ; j'espérais bien n'avoir plus à les en sortir ; et faisant une pâte avec ma farine, je la mangeai d'aussi bon cœur que s'il se fût agi d'un tôt-fait ou d'un pouding à la minute.

Quelques heures d'un profond sommeil réparèrent mes forces; un nouveau plat de bouillie fut avalé prestement, et je revins à mon tunnel.

En arrivant au second étage, c'est-à-dire à la seconde caisse, je fus surpris de trouver sur toutes les planches une couche épaisse de poussière. Dans la logette, à côté du piano, cette couche était si forte que j'y enfonçais jusqu'à la cheville; quelque chose me tombait sur les épaules; je levai la tête, un nuage de poudre m'entra dans la bouche, dans les yeux et me fit tousser, éternuer, pleurer de la façon la plus violente. Mon premier mouvement fut de battre en retraite, pour me réfugier au fond de ma cellule; mais je n'eus pas besoin d'aller jusque-là; une fois dans l'ancienne boîte aux biscuits, je fus à l'abri de cette ondée pulvérulente, et je respirai librement.

Il était facile de s'expliquer ce phénomène : le mouvement du vaisseau avait fait tomber les chiffons qui bouchaient l'ouverture du sac; et c'était ma farine que j'avais prise pour de la poussière.

La perte pouvait être considérable; dans tous les cas il fallait refermer le sac. Malgré la peur que j'avais d'une nouvlle suffocation, je n'hésitai pas à escalader mon tunnel; et fermant la bouche et les yeux, je fus bientôt dans l'ancienne caisse de modes.

Mais il me sembla qu'il ne tombait plus de ta-

Un nuage de poudre m'entra dans la bouche. (Page 346.)

rine. Je levai d'abord la main, puis la figure, et me convainquis du fait : la pluie de farine avait complétement cessé, et par une bonne raison, c'est que le sac était vide.

J'aurais regardé cet événement comme un malheur, si je n'avais compris tout de suite qu'on pouvait y remédier. Certes une grande partie de la farine avait glissé entre les caisses, et de là s'était perdue à fond de cale ; mais il en restait une quantité plus que suffisante dans tous les coins où il y avait un bout de planche; principalement dans la logette triangulaire, que j'avais tapissée d'étoffe.

Cela importait peu du reste; car une nouvelle découverte, que je fis presque aussitôt, absorba toutes mes pensées, et je ne m'inquiétai plus de farine ni de provisions quelconques.

J'avais allongé le bras pour voir si vraiment la poche était vide; elle l'était complétement; dès lors je n'avais plus qu'à tirer le sac pour profiter de la place qu'il occupait, et la prendre à mon tour. « Encore un étage de gagné, » me dis-je, en saisissant la toile et en la jetant derrière moi.

Je passai la tête dans la caisse pour me hisser à la place du sac :

O mon Dieu, je revoyais la lumière !

CHAPITRE LXIII.

Vie et clarté.

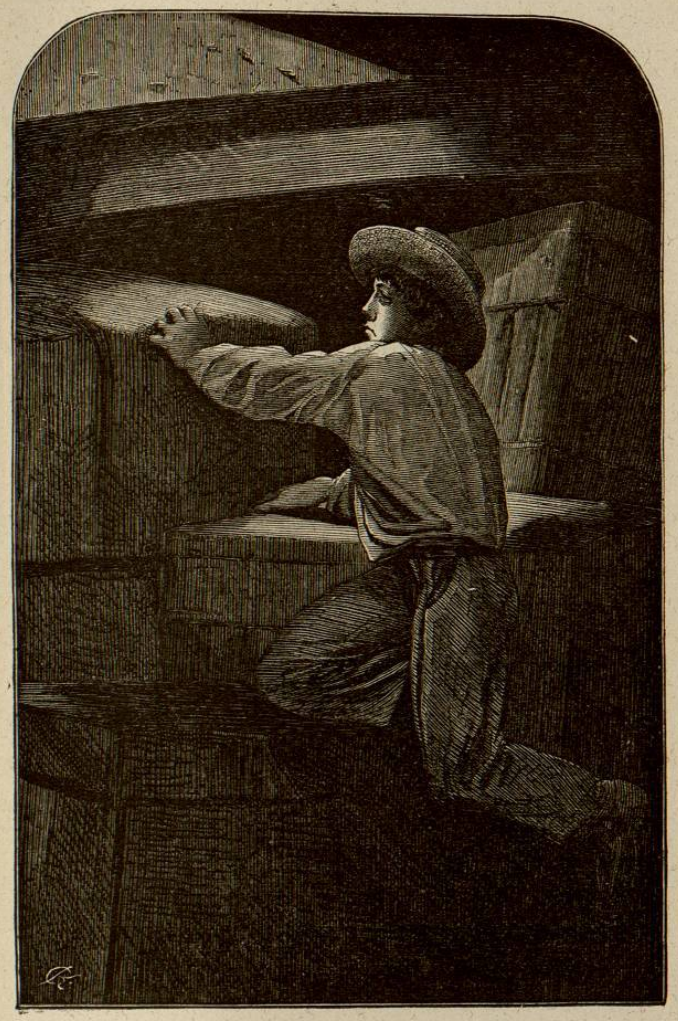
Je ne peux pas vous décrire mon bonheur. Toute appréhension m'abandonna : j'étais sauvé, j'oubliais que j'avais souffert.

La clarté qui me réjouissait ainsi n'était qu'un faible rayon qui passait entre deux planches. Elle m'arrivait en ligne oblique, et me paraissait à peine à deux ou trois mètres de distance.

Elle ne pouvait pas venir du pont; il n'existe pas la moindre fissure au plancher d'un navire; et la fente qui laissait pénétrer cette lueur ne pouvait être qu'au volet de l'écoutille, dont le prélart était sans doute enlevé, ou déchiré à cet endroit.

J'avais les yeux rivés sur cette lueur imperceptible, qui me semblait rayonner comme une étoile brillante. Jamais rien ne me parut si doux à contempler ; c'était comme le regard d'un ange qui me souriait, et me félicitait de me voir revenir à la vie.

Je m'arrachai cependant à mon extase; j'étais à



C'était un faible rayon qui passait entre deux planches. (Page 350.)

la fin de mon travail, j'allais recueillir le prix de mes efforts, et ne pouvais m'arrêter au seuil de la délivrance. Plus on est près du but, plus on est impatient de l'atteindre; et je me hâtai d'arracher le reste du dessus de la caisse de modes, où je me trouvais encore.

Puisque cette clarté m'arrivait, j'étais donc au dernier étage de la cargaison; puisqu'elle me venait obliquement, c'est qu'il n'y avait rien entre elle et moi. L'espace qu'elle traversait ne pouvait être qu'au-dessus des caisses et des ballots; rien ne devait le remplir.

Cette conjecture fut bientôt vérifiée. Je sortis de ma case, j'étendis les bras dans tous les sens et ne rencontrai que le vide. Assis au bord de la caisse, j'y restai quelque temps, n'osant pas m'aventurer dans l'espace qui était devant moi, de peur de trouver sous mes pas quelque abîme, et de ne m'en apercevoir qu'en y tombant.

Je regardais la clarté qui me servait de phare, et dont je m'étais rapproché. Mes yeux s'habituaient à la lumière, et malgré la faiblesse du rayon qui m'éclairait, je finis par distinguer tous les objets qu'il y avait autour de moi. Je vis bientôt que le vide au lieu de régner sur toute la cargaison, ainsi que je l'avais cru, ne s'étendait qu'à peu de distance de ma caisse. C'était un creux circulaire, une sorte d'amphithéâtre fermé de tous côtés par les

marchandises empilées dans la cale, un espace laissé au-dessous de l'écoutille, et où gisaient des barils et des sacs, destinés sans doute à l'approvisionnement de l'équipage, et placés de manière qu'on pût les prendre facilement, à mesure que le besoin s'en ferait sentir.

C'était sur l'un des côtés de cette espèce d'entonnoir que j'étais sorti de ma galerie. Sans aucun doute j'étais sur le pont. Je n'avais plus qu'à faire quelque pas, à frapper aux planches qui se trouvaient au-dessus de ma tête; et l'on venait à mon secours.

Mais, bien qu'il ne me fallût qu'un simple effort, un seul cri pour recouvrer la liberté, je fus longtemps sans avoir le courage de faire cet effort libérateur.

Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Rappelez-vous tous mes ravages. Les dégâts s'élevaient peut-être à des centaines de livres. Songez à l'impossibilité où je me trouvais de faire la plus légère restitution, de dédommager qui que ce fût de la perte dont j'étais cause, et vous comprendrez pourquoi je restais immobile sur la caisse aux chapeaux. Une inquiétude affreuse s'était emparée de mon esprit. Le dénoûment que pouvait avoir ce drame me remplissait de terreur, et j'hésitais à le faire naître.

Comment regarder en face le capitaine, affronter

la colère du lieutenant? Je frissonnais rien que d'y penser. Quel châtiment allais-je avoir à subir? Peut-être me jetterait-on à la mer.

Un tressaillement d'horreur parcourut toutes mes veines; la disposition de mon âme avait brusquement changé; cette lumière tremblante, qui l'instant d'avant m'inondait de joie, ne m'inspirait plus qu'une horrible crainte; et ma poitrine se serrait tandis que mes yeux la regardaient avec stupeur.

CHAPITRE LXIV.

Un équipage surpris.

Je cherchai un moyen de réparer le mal que j'avais fait; mais ces réflexions ne firent qu'augmenter mon amertume. Je ne possédais pas une obole : tout mon avoir consistait dans ma vieille montre. Si je l'offrais à ceux.... Quelle dérision! Elle ne payerait pas le biscuit que j'avais mangé.

Il me restait bien autre chose, et je l'ai toujours, car je l'ai conservé jusqu'à présent; mais cet

objet, qui pour moi avait tant de prix, ne valait pas six pence. Vous devinez que je parle de mon vieux couteau.

Mon oncle n'interviendrait pas dans cette affaire; il s'intéressait fort peu à moi, et n'était pas responsable de mes actes, il ne fallait donc pas compter sur lui pour payer mes dégâts.

Une seule pensée me donnait de l'espoir; je pouvais m'engager au service du capitaine pour un nombre d'années considérable; je pouvais travailler en qualité de mousse, de garçon de cabine, de domestique; je ferais tout ce qu'il lui plairait de m'imposer pour éteindre ma dette.

S'il acceptait ma proposition, et je ne voyais pas qu'il eût autre chose à faire, à moins de me jeter par-dessus le bord, tout s'arrangerait pour le mieux.

Cette idée me rendit un peu de courage, et, après l'avoir envisagée sous toutes ses faces, je résolus de m'offrir au capitaine, aussitôt que je pourrais le voir.

Comme je venais de prendre cette décision, et d'en fixer les termes, j'entendis faire un grand bruit au-dessus de ma tête; c'étaient les pas pesants des matelots qui allaient et venaient sur le pont; ils se dirigeaient des deux extrémités du navire, et s'arrêtèrent précisément autour de l'écoutille.

Au bruit des pas succéda celui des voix; -- qu'il

fut doux à mon oreille! — Deux ou trois acclamations retentirent, quelques paroles brèves furent prononcées, puis des chants s'élevèrent en chœur. Les voix étaient rudes; mais je n'ai jamais rien entendu qui pour moi fût aussi harmonieux que ce chant de matelots.

Il m'inspira de la confiance; je retrouvai toute mon énergie; la captivité n'était plus possible. Dès que les chants cessèrent, je m'élançai vers l'écoutille, et frappai vivement les planches qui étaient au-dessus de ma tête.

Je prêtai l'oreille: on m'avait entendu. Les voix parlementaient, elles semblaient exprimer l'étonnement. Les paroles continuèrent, le nombre des voix s'accrut, et cependant on ne m'ouvrait pas.

Je frappai de nouveau, en m'efforçant de crier; mais je fus surpris de la faiblesse de ma voix, et je supposai que personne ne pourrait l'entendre.

Je me trompais: une volée d'exclamations me répondit, et à leur multitude il me fut aisé de comprendre que tout l'équipage entourait l'écoutille.

Je frappai une troisième fois, et me mis un peu à l'écart, en attendant avec émotion ce qui allait arriver.

Quelque chose frotta sur le pont; c'était le prélart qu'on écartait, et la lumière pénétra aussitôt par toutes les fentes du plancher.

L'instant d'après le ciel s'entr'ouvrit à mes re-

gards, un flot lumineux s'en échappa et m'éblouit complétement; je chancelai, pris de vertige, et tombai sur une caisse, où je ne tardai pas à m'évanouir.

Au moment où l'écoutille s'était ouverte, j'avais entrevu un cercle de têtes penchées au-dessus du couloir, et qui s'étaient reculées tout à coup avec une expression de terreur. Les cris que j'avais entendus témoignaient du même effroi; puis ils s'étaient dissipés peu à peu, en même temps que la lumière s'effaçait à mes regards, c'est-à-dire à mesure que je perdais connaissance.

Complétement étranger à tout ce qui se passait autour de moi, je ne vis pas le cercle de têtes se reformer au-dessus de l'écoutille, et me considérer de nouveau; je ne vis pas l'un des hommes s'élancer sur les caisses, où il fut suivi de quelques autres; je n'entendis pas leurs conjectures; je ne m'aperçus pas de la douceur avec laquelle ils me relevèrent, me soutinrent dans leurs bras, me posèrent leurs mains calleuses sur la poitrine, pour voir si mon cœur battait encore; je ne vis pas le bon matelot me prendre comme un enfant, monter avec précaution l'échelle qu'on lui tendait, et me déposer tout doucement sur le pont. Je ne vis et ne sentis rien, jusqu'au moment où le choc violent d'un seau d'eau me tira de ma torpeur, et vint m'apprendre que je respirais encore.

CHAPITRE LXV.

Dénoûment.

Lorsque j'eus repris connaissance, je me trouvais sur le pont; la foule se pressait autour de moi, et dans quelque direction que je pusse regarder, mes yeux ne rencontraient que des figures humaines! des traits rudes, mais où je ne voyais pas de sévérité : au contraire, je n'y trouvais qu'attendrissement et sympathie.

Tous les matelots m'entouraient; l'un d'eux, penché au-dessus de mon visage, m'humectait les lèvres, et me bassinait les tempes avec un linge mouillé. Je le reconnus immédiatement : c'était Waters, celui qui m'avait donné son couteau; il ne se doutait guère alors du service qu'il me rendait; moi-même je n'en avais pas l'idée.

« Waters, me reconnaissez-vous? lui dis-je.

— Mille sabords! s'écria-t-il, je veux être pendu si ce n'est pas le petit qui est venu nous trouver la surveille d'embarquer!